

Le Monde

24 février 2022

"J'irai voter blanc au premier tour" : à Roanne, le reflet d'une campagne présidentielle terne

À Roanne, ville moyenne de la Loire, où les citoyens avaient voté exactement à l'image du pays en 2017, la campagne intéresse peu. La défiance à l'égard des élus monte, la fatigue de chacun aussi, et la radicalité.

Par Luc Bronner (envoyé spécial)

Si Roanne est restée un miroir de la société, alors le président ou la présidente de la République élu au soir du 24 avril a du souci à se faire pour gouverner sereinement le pays et fabriquer une voie commune dans le puzzle des opinions et des contradictions françaises. Sur les bords de la Loire, dans le département du même nom, Roanne, 34 000 habitants, ville populaire, sous-préfecture parmi 233 en France, est un concentré électoral des 48 millions d'électeurs inscrits sur les listes à l'échelle nationale.

Au premier tour de l'élection présidentielle d'avril 2017, la ville avait, en effet, voté presque exactement comme la France dans son ensemble : Macron (24,66 % des suffrages exprimés à Roanne, 24,01 % au niveau national), Le Pen (21,36 % pour 21,30 %), Fillon (19,91 % pour 20,01 %), Mélenchon (19,48 % pour 19,58 %), Hamon (6,2 % pour 6,36 %) et Dupont-Aignan (4,36 % pour 4,70 %). Jusqu'aux taux de participation quasi identiques : 76,36 % dans la ville et 77,77 % en France.

Cinq ans plus tard, ce qui frappe, c'est d'abord [l'indifférence](#). La distance. La défiance. Pas seulement vis-à-vis des hommes et femmes politiques. Mais face à l'élection elle-même et à son incidence sur la vie réelle. « *Les élections, pffff, ça ne change rien. Il y a tellement de guignols en politique* » (Michel, 59 ans, cuisinier salarié en restauration collective, abstentionniste). « *Ils ne tiennent jamais ce qu'ils promettent* » (Françoise, 56 ans, femme de ménage, électrice déçue de Macron en 2017). « *Il n'y a personne qui se distingue* » (Sylvie, 56 ans, aide-soignante). « *La politique, c'est du catch, cela a l'apparence de la violence, mais ils sont tous d'accord. Je choisirai le jour même. Mais pas pour Macron, j'ai été trop con en 2017* » (Jean-Paul Luquet, 70 ans, ancien commerçant, 940 euros de retraite). « *Mon mari s'informe beaucoup. Mais, moi, cela me lasse. Les débats sont tellement stériles* » (Perrine Picard, infirmière en hôpital, 34 ans, plutôt favorable à Macron).

Certains ont effectué un choix plus radical et se sont mis en retrait. Comme les 3 millions de Français majeurs non enregistrés sur les listes électorales, selon les estimations de l'Insee. « *Je ne suis plus inscrit, je ne crois plus dans l'intégrité des politiques* », explique Claude Patard, prothésiste dentaire à la retraite, abstentionniste depuis 1981. « *Je ne voterai pas, ajoute Céline, 45 ans, mère d'un petit garçon de 8 ans. C'est pas le candidat qu'il faut changer, c'est le système. J'ai longtemps pensé qu'on pouvait changer les choses avec le vote. J'ai même participé à la primaire socialiste en 2017. Mais c'est faux, cela ne change rien, j'ai décidé de tout arrêter.* » Intérimaire dans l'agroalimentaire, diplômée d'un CAP électricien, elle avait voté pour Hamon au premier tour, s'était abstenue au second et se bat désormais contre le passe vaccinal, cette fracture ouverte qui sépare deux continents sociaux et politiques.

Une campagne sans projet ni vision

Le trouble, les doutes, les questionnements touchent des citoyens engagés. Lisa Otton, médecin généraliste de 42 ans, est un des piliers de la maison de santé de Roanne, où elle déploie une énergie inépuisable pour tenter de répondre à la désertification médicale. Elle décrit, avec la force d'une personnalité impliquée dans la vie locale, le sentiment de découragement face à la vie politique. « *C'est la première fois que je n'arrive pas à me motiver pour une élection. Beaucoup de gens très engagés par ailleurs se demandent s'ils vont voter.* »

Elle dit sa déception face à une campagne électorale trop superficielle, sans projet ni vision, si peu sérieuse, si peu concrète. « *Pour moi, le drame de la France, ce sont les élus. Leur incapacité à dire : "Je ne sais pas." Leur incapacité à être exemplaires.* » Lisa Otton dit aussi la fatigue des professions de santé après des mois éprouvants – 58 morts dans sa patientèle à cause du Covid-19 depuis mars 2020. « *J'ai toujours pris le temps d'écrire aux familles de mes patients décédés. Là, je n'ai pas pu le faire.* » Alors, les élections, ce sera comme un passage obligé. Un vote par défaut. Un droit-devoir accompli sans élan.

L'impuissance du politique, Simon Torossian, 91 ans, en parle avec des mots choisis. Il tient le commerce ouvert par son père, rescapé du génocide arménien, arrivé à Roanne au début des années 1920, d'abord cordonnier, puis commerçant à force d'ingérer des cours du soir. En 1972, celui-ci avait ouvert sa boutique, Aux bonnes affaires, sur la place du marché, et le fils, devenu grand-père à son tour, dans une famille où les enfants sont chirurgiens, mathématiciens, enseignants, s'en occupe toujours, au milieu des cartons et des présentoirs, des chaussettes et des mi-bas chauds, des gants et des collants pour jambes sensibles. Une dame âgée, aux yeux fatigués, au pas incertain, lui demande le prix des mi-bas :

« *11 euros, madame, et il y en a deux paires.*

— *11 euros, c'est trop cher.*

— *A quel prix vous les achetez ?*

— *3 euros.*

— *A 3 euros, ça n'existe pas, si vous voulez de la qualité et quelque chose fabriqué en France. Ou alors, ça se déchire dans la journée.* »

La dame repart sans mi-bas indéchirables. Simon Torossian hausse les épaules. La scène est habituelle. « *Les gens veulent acheter à bas prix, pour le textile, pour l'alimentation. Ils ne veulent pas payer. Et ils se désolent quand les usines ferment, quand les commerces baissent leurs rideaux, quand le centre-ville se vide, quand les salaires ne suivent pas.* » Les contradictions d'une société, celles des individus, les contradictions que les politiques ne parviennent pas à résoudre face à la mondialisation et à la bataille jamais terminée des revenus et du pouvoir d'achat.

Chacun dans sa bulle, chacun dans son raisonnement

À Roanne, cette histoire est inscrite dans les destins familiaux depuis que la crise du textile a frappé la région, dans les années 1980 et 1990, cette période où les usines étaient délocalisées les unes après les autres, une époque où les élites vantaient les mérites de la mondialisation, tandis que ceux qui la subissaient la prenaient de plein fouet. Simon Torossian résume la perte de confiance dans le monde politique : « *C'est la chanson Paroles, paroles, de Dalida ! Tout se décide en Europe, le reste n'a pas beaucoup d'importance, le président a de moins en moins de pouvoir. Le grand tort des Occidentaux, il est culturel, c'est de croire au père Noël. Parce que les hommes politiques ne peuvent pas faire grand-chose et quand ils promettent, il faut se méfier.* »

La distance se double d'une fragmentation des opinions. Emmanuel Macron avait été élu, en 2017, avec 8,7 millions de voix au premier tour, puis 20,7 millions au second tour – dans cet exercice si particulier, tellement différent des Etats-Unis, de l'Allemagne, du Royaume-Uni ou de l'Italie, par exemple, d'un mode de scrutin à deux tours où les électeurs du premier se rabattent sur un autre candidat au second. Cinq ans plus tard, à écouter des électeurs de Roanne, dans une ville où le taux de chômage s'est fortement réduit au point qu'il existe près de 2 500 emplois non pourvus dans l'agglomération, cette machine-là est en partie grippée et, avec elle, la capacité à fabriquer la légitimité du président élu. Ceux qui iront voter peinent déjà, pour la plupart, à choisir un candidat. Alors comment voter pour un autre au second tour ? « *Je voterai peut-être écologiste au premier tour, blanc au second* », explique Alan Duinat, 24 ans, salarié d'un commerce de chaussures, 1 200 euros net par mois, diplômé d'un bac pro vente. « *J'irai voter blanc au premier, peut-être Macron au deuxième* », indique Elsa Gros, 19 ans, étudiante à l'IUT de Roanne en technique de communication. « *Quand bien même Emmanuel Macron sera réélu, il n'aura pas de majorité aux législatives* », veut croire le maire de Roanne, Yves Nicolin (Les Républicains), élu la première fois en 2001 face à Jean Auroux, ancien ministre de Mitterrand.

L'élection est devenue un rendez-vous à la carte. Chacun dans sa bulle, chacun dans son sillon, dans son histoire, chacun dans son raisonnement. Mathilde, 27 ans, originaire de Martinique, a connu une vie heurtée. Elle parle d'elle-même de ses avortements décidés faute de pouvoir s'occuper correctement de ses enfants, de ses souffrances, de ses recherches de stages et d'emplois, de la difficulté à trouver un logement durable. Elle a entrepris les démarches pour être inscrite sur les listes électorales après son déménagement. « *Je ne*

sais pas encore. J'aime bien Taubira parce qu'elle a fait voter la loi sur l'esclavagisme. Mais j'aime bien aussi Mélenchon. Mais je me dis pourquoi pas Macron ou Le Pen, parce qu'elle est très différente de son père. Vous voyez, c'est ouvert ! »

Corentin Fay, 19 ans, étudiant en BTS, hésite entre Macron et Le Pen – deux visions de la France pourtant irréconciliables. « *Ils ont tous les deux des idées intéressantes.* » Didier Mercier, 59 ans, chauffeur de taxi et d'ambulance, s'est longtemps senti à gauche. Puis de moins en moins avec le temps et les déceptions. « *On ne fait plus du social, on fait de l'assistanat.* » Il avait voté Fillon au premier tour en 2017. Péresse ? « *Elle n'arrive pas à me convaincre.* » Macron, alors, sans doute. « *Il tient la route.* » L'extrême droite, jamais : « *Leurs idées ne seront jamais applicables. Cela ne rime à rien de mettre les étrangers dehors. Mais, en revanche, il faut s'occuper des racailles et s'en débarrasser – je veux dire remettre de l'ordre, de l'autorité.* »

La volatilité des comportements électoraux témoigne de la fragilité du lien avec la politique. Dans une société de zapping, de réseaux sociaux et d'autoentrepreneurs, le rapport à la démocratie représentative s'est lui aussi individualisé, loin de l'époque où les partis, les syndicats, les associations contribuaient à éduquer les citoyens. Désormais, chacun, ou presque, est seul face aux candidats en rayon avec leurs slogans, leurs promesses, leurs modes d'emploi, leurs formules marketing.

Denis André, 58 ans, architecte, deux enfants devenus médecins, avale les kilomètres sur son vélo rouge pour ses déplacements. Il fait partie de ces électeurs qui défient les présentations en PowerPoint des sondages ou les grilles de la science politique. Il fait aussi partie de ces Français qui n'ont pas de télévision chez eux et s'en réjouissent. En 2017, il se sentait proche d'Hamon, mais il avait voté Fillon avec l'espoir d'éviter la présence du Front national au second tour. Raté. Pour cette année, ce sera Taubira ou Hidalgo, si jamais elles tiennent jusqu'à l'échéance. « *Zemmour, au début, franchement, je m'en suis réjoui. Je me disais, "la gauche me désespère mais les cons sont divisés en deux camps". Malheureusement, la gauche ne sera pas au niveau et ce sera lui à la place de Le Pen, avec cette haine des Arabes.* »

"Zemmour, c'est le seul qui va faire bouger les choses"

On écoute Roman Meunier, 32 ans, manutentionnaire chez Michelin, deux enfants, dont le plus jeune s'impatiente dans sa poussette devant les jeux installés au bord de la Loire. Ses espoirs le portent vers des horizons radicalement différents d'une élection à l'autre. Il avait voté Macron en 2017. Ce sera Marine Le Pen en 2022. « *On n'a plus rien. Notre vie, c'est boulot-dodo. On garde les plaisirs gratuits, mais on a arrêté les McDo ou les restaurants avec les enfants, c'est trop tendu financièrement.* »

Son épouse, aide-soignante, touche 1 400 euros net par mois, lui 2 000 euros. Ils se sont endettés sur vingt-cinq ans pour financer leur prêt de 200 000 euros pour le pavillon. « *Mon père est mort quatre mois après sa retraite, alors...* » Un silence. « *Je fais des nuits, des week-ends. On n'a jamais eu d'aides, jamais. Avec ma femme, on a tous les deux commencé à bosser à 14 ans, elle faisait la plonge, moi j'étais dans la pâtisserie. Et on en voit tellement qui en profitent. C'est pour ça que je veux voter pour un parti qui n'a jamais gouverné.* » Le dédagisme, de Macron à Le Pen.

La passion française pour la politique demeure certainement, mais elle s'est rabougrie. Sauf pour les plus radicaux. Ce sont ainsi les soutiens d'Eric Zemmour qui apparaissent les plus déterminés, ceux qui affichent volontiers leur futur suffrage – relativisant du même coup les rumeurs sur un « *vote caché* ». Ils ne sont certes pas si nombreux sur les quelque 18 000 électeurs inscrits à Roanne, mais ils apparaissent infiniment plus motivés que les autres. « *Eric Zemmour, c'est le seul qui va faire bouger les choses*, explique ainsi l'employée d'une compagnie d'assurances, âgée de 64 ans, qui a commencé sa vie professionnelle sur les marchés à 13 ans, électrice de Fillon au premier tour en 2017, puis de Macron au second. *En tant que femme, je le soutiens. Je veux que mes petites-filles puissent sortir dans la rue et se balader en minijupe, si elles en ont envie. On ne veut pas l'arrivée des talibans. Un pays, c'est comme une maison, est-ce que vous y accueillez tout le monde ?* » Son mari votera comme elle. Sa mère, aussi. « *Si mon père était encore vivant, il voterait pour lui.* »

Bernard Degonne, 61 ans, célibataire, d'abord salarié dans l'hôtellerie, puis aide-soignant, avait voté Sarkozy en 2012. Il s'était abstenu en 2017. « *On aide plus les étrangers que les Français avec trois ou quatre gamins. Ça me révolte. L'immigration a dégradé la France, on ne se sent plus chez nous. S'il y avait eu Ciotti, j'aurais voté pour lui, Péresse non, elle n'est pas crédible, elle est trop Macron-compatible. Tous mes copains vont faire pareil.* » Jean-Loup Guerry, 87 ans, en fait partie, de ses copains et des électeurs convertis à Zemmour. Entrepreneur dans le textile, il avait dû fermer son usine au plus fort de la crise, au milieu des années 1980,

lorsque la ville s'enfonçait dans une dépression économique et sociale. Lui avait commencé à voter Jean-Marie Le Pen dans les années 1990, il avait poursuivi avec Marine Le Pen. « *Il faut parler de l'immigration. Tout leur est permis, ils ne respectent rien. Cette fois, je vote Zemmour. Il manque de prestance physique, ça va lui nuire pour être élu, mais ses idées sur l'immigration sont brutes, c'est ce qu'il faut.* »

La remise en cause de l'immigration et la question des échecs de l'intégration touchent tous les milieux, toutes les appartenances. Dans la boucherie de Djelloul Filali, les cuisses de poulet hallal sont à 10 euros les 5 kilos, l'escalope de veau à 16,95 euros le kilo, le rumsteck à 14,95 euros. « *On fait du volume, on a des bons prix* », explique le patron, 52 ans, en faisant goûter les pâtisseries que cuisine son épouse. Son père, tourneur, mort du Covid-19, avait quitté l'Algérie pour la France, en 1963. Lui travaille tous les jours, de 5 heures à 21 heures, dans sa boucherie. « *Il y a du travail en France, mais trop de gens qui préfèrent profiter du système. Mélenchon a de bonnes idées, mais je ne le verrais pas président. Marine Le Pen aussi, sur le pouvoir d'achat et sur l'immigration – il y en a trop maintenant en France, ça nuit à ceux qui sont déjà intégrés.* »

La boucherie est installée dans un quartier populaire de Roanne, là où la gauche a longtemps fait le plein d'électeurs. Dans la fraîcheur du matin, au volant d'un Citroën Berlingo gris, deux militants de Mélenchon viennent coller des affiches de leur candidat sur celles de Roussel, le candidat du Parti communiste français. « *La trahison, elle vient des communistes* », justifie Gilbert Gunther, 66 ans, retraité du BTP et du communisme. Chacun son élection, chacun sa bataille, chacun sa victoire ou sa défaite.

mon commentaire dans le Monde

"Roannais de naissance et resté sensible à l'histoire de cette ville, cet article m'a intéressé mais pas forcément emballé. Il est en effet très orienté vers des habitants et habitantes désabusés de cette ville qui je l'espère se relance après bien des déconvenues économiques et sociales. On pourrait sans doute écrire l'inverse en trouvant nombre de personnes convaincues que le vote demeure une expression importante de la vie démocratique, quelles qu'en soient les insuffisances.

Et puis il y a "la Chorale", deux fois championnes de France en basket de haut niveau. L'ancien joueur Vacheresse était une référence pour moi durant une enfance peu studieuse !"